N°264 novembre 2025

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Sommaire

Dossier : Jean Paulhan et Jacques Rivière. Correspondance 1918-1924

2 Édito

3 Entretien avec Bernard Baillaud

7 Lettres choisies - Jean Paulhan & Jacques Rivière

9 Portrait : Jacques Rivière

11 Épistolaire n°51 : « George Sand, une vie de correspondance »

13 Dernières parutions

15 Agenda

19 Des événements pour fêter les 30 ans de la Fondation La Poste

Édito

Jean Paulhan et Jacques Rivière Correspondance 1918-1924

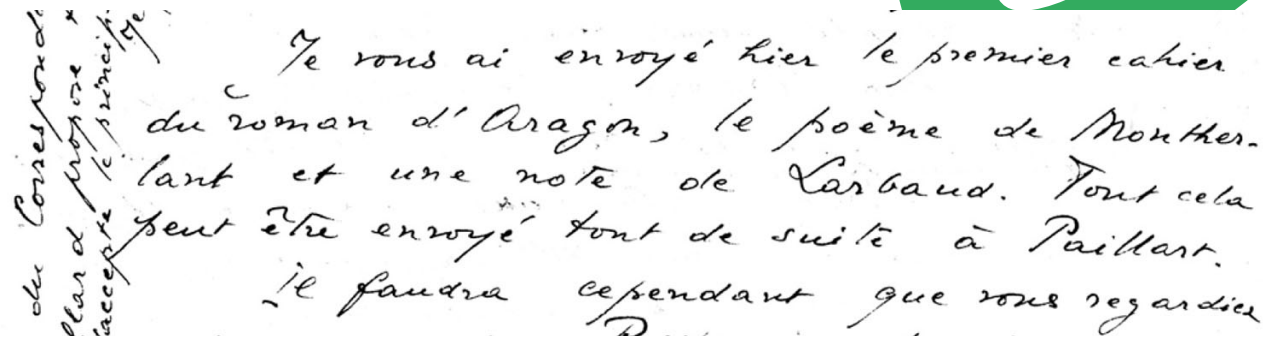
Nathalie Jungerman

Né en 1886 à Bordeaux, Jacques Rivière, éditeur et écrivain, grand ami d'Alain-Fournier, dont il deviendra le beau-frère, a été le directeur de *La Nouvelle Revue Française* de 1919 à sa mort, le 14 février 1925. À l'occasion du centenaire de sa disparition, le site de *La NRF* lui rend hommage en proposant une sélection d'articles. Un volume de textes de Rivière, *Critique et création*, a paru cette année dans la collection Bouquins et son roman inachevé, *Florence* (suivi de *Lettres à Antoinette Morin-Pons*), a été réédité par Gallimard. Deux expositions qui rassemblaient des archives littéraires et familiales ont été présentées ces derniers mois dans des bibliothèques, à Bourges et à Bordeaux. Un colloque, en deux volets, a eu lieu en juin et octobre : « Jacques Rivière, un éditeur et un écrivain dans le siècle » et « Rivière face à la création et la créativité dans les arts et la littérature ».

La publication de la correspondance entre Jean Paulhan et Jacques Rivière aux éditions Claire Paulhan, avec le soutien de la Fondation La Poste, s'inscrit dans le cadre de ces célébrations. Bernard Baillaud, qui signe l'excellente préface de l'ouvrage, a établi et annoté très précisément cet échange épistolaire. La question de *La NRF* est au cœur de la correspondance. « Pour Jean Paulhan, écrit Bernard Baillaud, la sensibilité au projet esthétique de *La NRF* s'est doublée, avant 1914, d'un désir de participation. » Paulhan deviendra le secrétaire de la revue, sous la direction de Jacques Rivière, puis au lendemain de la mort de Rivière, le rédacteur en chef. Il sera officiellement directeur de *La NRF*, en remplacement de Gaston Gallimard, en janvier 1935. L'ensemble des documents réunis dans le volume – lettres, notes de travail, articles critiques, références bibliographiques, index – mettent en lumière la relation intellectuelle et amicale des deux hommes, leur travail passionné et rigoureux (de la lecture des textes à la constitution des sommaires) et leurs réflexions sur la littérature… Deux parties composent le volume. La correspondance (1918-1924) est suivie de documents liés à la « querelle Jacques Rivière » (1925-1935), avec notamment des échanges de lettres entre Isabelle Rivière, l'épouse de Jacques, et Jean Paulhan…

Nous avons interviewé Bernard Baillaud, professeur émérite et éditeur scientifique des *Œuvres complètes* de Paulhan chez Gallimard.

Au sommaire de ce numéro, on peut lire également un article de Gaëlle Obiégly sur la revue *Épistolaire* – dirigée par Geneviève Haroche-Bouzinac – dont le dossier, réuni par Brigitte Diaz, est consacré à la Correspondance de George Sand. *Épistolaire,* revue de l'A.I.R.E, est publiée avec le soutien de la Fondation La Poste.


Je vous ai envoyé hier le premier cahier du roman d'Aragon, le poème de Montherlant et une note de Larbaud. Tout cela peut être envoyé tout de suite à Paillart. Il faudra cependant que vous regardiez

Lettre manuscrite de Jacques Rivière à Jean Paulhan datée du 24 juillet 1920. Éd. Claire Paulhan, page 99.

Entretien

avec Bernard Baillaud

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Bernard Baillaud
© DR

Bernard Baillaud, président de la Société des Lecteurs de Jean Paulhan, est professeur émérite et éditeur scientifique des *Œuvres complètes* de Jean Paulhan chez Gallimard.

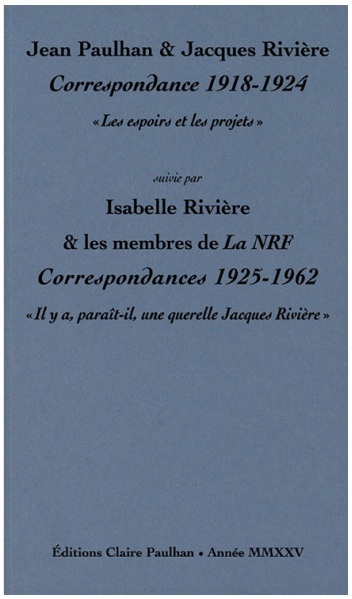
La Correspondance entre Jacques Rivière et Jean Paulhan, que vous avez établie, présentée et annotée, paraît ce mois-ci aux éditions Claire Paulhan. Dans quel contexte est entamé cet échange épistolaire ?

Bernard Baillaud : Le contexte est celui de l'après-guerre. Le pays est républicain, laïcisé et vainqueur. Mais chacune de ces évidences peut devenir une apparence fragile. La République suppose des débats permanents, souvent virulents ; le christianisme n'est pas d'un seul tenant et la question religieuse, par définition, ne peut être tranchée ; on sait à quel prix la victoire de 1918 a été obtenue. Tardive pour les soldats — 1919 — la démobilisation a aussi été un débat : fallait-il l'étendre à l'intelligence, à la création littéraire, pour relancer les auteurs vers les sujets de la paix ? C'est ce que croit Jacques Rivière, qui publie comme Jean Paulhan dans le Bulletin des Écrivains Combattants mais fréquente assidûment les lieux où l'on pense la paix : rencontres de Pontigny avec Paul Desjardins, séjours au Luxembourg chez Émile Mayrisch, grand industriel européen. De manière significative, les lieux de repos de Jacques Rivière sont clairement engagés, sans naïveté, sur le terrain de l'entente franco-allemande.

Quelles étaient les contradictions de la revue avant-guerre ?

B.B. : La question qui animait *La N.R.F.* de l'intérieur consistait à savoir quelle était sa destination : public d'érudits, d'amateurs éclairés, de bourgeois cultivés, ou public public, autrement dit grand public. Les incertitudes sur la résolution du débat ont pu expliquer les hésitations qui ont marqué la reprise de *La NRF.* avant juin 1919. Les premiers numéros sont quelque peu balbutiants et Gide lui-même se désolidarise publiquement de Jacques Rivière, en publiant à l'extérieur un article sévère pour la revue — un véritable « coup de poignard dans le dos » dont Rivière a beaucoup souffert, même s'il a contribué à le rendre plus autonome. Sur ce point, le très ferme soutien de Jean Paulhan auprès de Jacques Rivière a été décisif.
La NRF de Jacques Rivière a prouvé le mouvement en marchant, mais elle l'a fait avec beaucoup de force et de rigueur. « Le cimetière marin » de Paul Valéry dégage l'horizon en 1920. Une revue mensuelle exige un travail matériel et humain soutenu. Lecture des livres et des manuscrits, relation avec les auteurs et les imprimeurs, choix des textes et des notes critiques. La fatigue est bien réelle, la dépression est là, et les prescriptions médicales peinent à soulager les grands travailleurs.

Dès la deuxième lettre de cette correspondance, il est question de *La NRF.* Jacques Rivière écrit à Jean Paulhan : « Peut-être vous ferai-je plaisir en vous annonçant que, mes amis et moi, nous envisageons une reprise aussi prochaine que possible de la *Nouvelle Revue Française* ». Aussi, dans une note, vous citez une lettre de Jacques Rivière à André Gide dans laquelle il dit son enthousiasme : « Je nous vois tout de suite des milliers de lecteurs. Je vois *La NRF* prenant une place de premier rang sur la scène actuelle du monde »... Comment *La NRF* a-t-elle réussi à s'imposer comme



Jean Paulhan & Jacques Rivière
Correspondance 1918-1924
« *Les espoirs et les projets* »
suivie par
Isabelle Rivière & les membres de *La NRF*
« *Il y a, paraît-il, une querelle Jacques Rivière* »
Édition établie, préfacée et annotée par **Bernard Baillaud**
Éditions Claire Paulhan, novembre 2025

Avec le soutien de Fondation LA POSTE

étant la plus influente des revues de l'entre-deux-guerres ?

B.B. : La qualité des textes et l'amitié entre les personnes ont sans doute été les moyens les plus efficaces. Viennent ensuite, sans ordre, la cristallisation d'un certain snobisme, le goût des livres matériellement bien faits, la qualité d'une concurrence incarnée par *La Revue universelle*, la personnalité d'un patron très remarquable, Gaston Gallimard. Charles Vildrac se souvenait qu'avant-guerre déjà, les auteurs de *La NRF* se réunissaient dans les locaux de la revue, le dimanche. Après la mort de Jacques Rivière, Jean Paulhan entraînera ses amis écrivains à Port-Cros, pour les vacances. Il ne s'agit pas de définir *La NRF* par une seule formule, mais de constater la convergence des forces. L'amitié littéraire se greffe sur une admiration pour les œuvres, elle ne cède pas au culte des grands hommes.

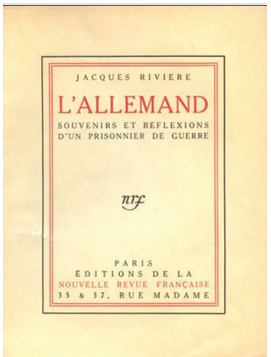
En 1920, Jacques Rivière écrit à Jean Paulhan : « Il faut que notre collaboration devienne régulière : elle peut nous être infiniment profitable à tous deux, je crois ; et je suis convaincu qu'en tous cas elle aura pour la revue des effets extrêmement précieux. » La correspondance témoigne de leur relation intellectuelle, de leur collaboration régulière et fructueuse, mais aussi du respect et de l'amitié qu'ils éprouvent l'un pour l'autre…

B.B. : Ils sont en attente l'un de l'autre. Jean Paulhan voudrait orienter sa carrière dans une direction plus littéraire que son poste au ministère de l'Instruction publique ne le suppose, Jacques Rivière a besoin d'être aidé, appuyé, secondé par ce que l'on appelle un secrétaire — une fonction à laquelle Jean Paulhan donne toute sa respiration. Assez vite, Jean Paulhan confie à Jacques Rivière son intention de se séparer de sa première femme. Jacques Rivière se confie à Jean Paulhan sur les effets de la mort de sa mère et du remariage de son père. Leur différence d'âge est légère, et compensée : le plus jeune, Jacques Rivière connaît déjà *La NRF* de l'intérieur, mais Jean Paulhan, de deux ans son aîné, a déjà l'expérience d'autres revues. De fait, ils s'entendent, et semblent d'accord sur toutes les questions. Aucun des deux ne suscite de conflit vis-à-vis de l'autre. C'est d'autant plus remarquable que surgissent Dada, et les prémices des avant-gardes surréalistes, éléments hautement clivants dans le champ littéraire contemporain. Finalement, la collaboration de Jean Paulhan et de Jacques Rivière a été exemplaire.

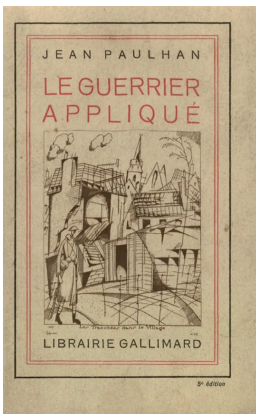
Les lettres et les « notes de travail » montrent combien l'un et l'autre se soucient des textes qu'ils reçoivent et avec quelle exigence, acuité d'analyse et rigueur ils les éditent…

B.B. : On savait déjà que la lecture des correspondances était la meilleure entrée dans le monde des écrivains. Il y eut en 1887 un certain Louis Paulian pour publier un remarquable ouvrage sur *La Poste aux lettres*, chez Hachette, dans la Bibliothèque des écoles et des familles. Quel que soit son lien avec lui, Jean Paulhan, grand épistolier, aura beaucoup

« L'amitié littéraire se greffe sur une admiration pour les œuvres, elle ne cède pas au culte des grands hommes. »



Jacques Rivière
L'Allemand
Souvenirs et reflexions d'un prisonnier de guerre
Éditions de la Nouvelle Revue Française, janvier 1918.



Jean Paulhan
Le guerrier appliqué
Librairie Gallimard, 1930
Publié en 1917 à compte d'auteur chez Sansot et figura dans la sélection du Prix Goncourt en décembre 1917.

contribué à remplir les boîtes aux lettres de son quartier, mais beaucoup donné, aussi, au genre épistolaire et à ses nuances.
Et les notes de travail qu'il échange avec Jacques Rivière sont un document exceptionnel : un dialogue écrit, qui consigne les questions qui se posent à Jacques Rivière, et les réponses apportées par Jean Paulhan, jusqu'à la minutie. Elles sont une sorte de réunion à distance, avant la lettre. C'est d'ailleurs un des intérêts de cette correspondance : elle ne se borne pas aux grands noms et fait place à une myriade d'auteurs. Elle écrit une histoire de la littérature non malthusienne, habitée, voire peuplée. Pour le reste, Jacques Rivière et Jean Paulhan sont faits du même bois : au minimum, ils prennent la littérature au sérieux, mais c'est encore trop peu dire.

Pourquoi, à votre avis, Jacques Rivière semble avoir quelques réticences quant à la poésie de Max Jacob ?

B.B. : Il est probable que Jacques Rivière avait une réticence personnelle devant la poésie lyrique, l'expression métaphorique des mouvements intérieurs, les facilités qu'elle peut se permettre. Il n'était pas le seul. Et Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Max Jacob, Saint-John Perse en ont fait les frais.
Jean Paulhan, qui n'a pas la même réticence, a cherché à renouer ces fils. Ce n'est pas une question de quantité. L'immense majorité des textes publiés par *La NRF* restent en prose. *La NRF* est une revue en prose qui attache la plus grande importance à la poésie. C'est en tout cas l'idée que le lecteur peut en avoir.
Gardons aussi à l'esprit que parmi les écrivains, il y en a de variablement supportables ; et, toujours dans cet esprit de nuance, que Jacques Rivière, probablement sous l'influence de Jean Paulhan, a cherché à modérer ses propres réserves sur Max Jacob. On peut avancer que sur Max Jacob, Jacques Rivière a fait des progrès. Ce sont des hommes qui savent penser contre eux-mêmes.

En février 1925, Jacques Rivière meurt d'une fièvre typhoïde. Il a 38 ans. Les lettres de sa veuve avec Jean Paulhan, notamment, sont rassemblées dans la deuxième partie de ce volume. Pouvez-vous nous parler des tensions et désaccords qui émergent autour de la mémoire de Jacques Rivière ?..

B.B. : La mort de Jacques Rivière en février 1925 a été un traumatisme majeur. Isabelle Rivière, la veuve de Jacques Rivière, n'avait pas sur son mari les mêmes souvenirs que les amis de Jacques Rivière, ceux de *La NRF*. Deux points de cristallisation sont apparus : la question religieuse et la question conjugale. Placée devant les textes posthumes, Isabelle Rivière a fait des choix de publication qui mettaient en valeur la foi de Jacques Rivière, alors que sur ce point-là et autant que l'on puisse en juger, Jacques Rivière ne s'était pas manifesté comme un chrétien fervent devant ses amis, leur écrivant même, peut-être par idéalisme, le contraire.
Par ailleurs, Jacques Rivière a aimé d'autres femmes qu'Isabelle Rivière : Antoinette Morin-Pons par exemple, dont Gallimard a publié en novembre la correspondance avec lui. La foi et le couple : les deux points sont significatifs de la société française contemporaine. Les écrivains sont capables d'en faire les thèmes de leur roman. Mais les tensions dont vous parlez mettent aussi en exergue les choix d'édition posthume et la responsabilité des ayants droit.

Vous avez remarquablement annoté les lettres afin d'éclairer le contexte historique, littéraire et personnel dans lequel évoluent les correspondants. Depuis combien de temps travaillez-vous à cet ouvrage ?

B.B. : J'essaie de faire alterner projets au long cours et projets à courte ou moyenne échéance. Pendant vingt ans, j'ai songé à écrire un livre sur Baudelaire et son éditeur Poulet-Malassis. Il a paru en 2021 : *Baudelaire à la campagne* (Fario, 2021). Je sais que cela peut paraître long, ou lent. Mais mon but n'est

« Jean Paulhan, grand épistolier, aura beaucoup contribué à remplir les boîtes aux lettres de son quartier, mais beaucoup donné, aussi, au genre épistolaire et à ses nuances. »

Jean Paulhan et sa femme, Sala, épousée en juin 1911.
Ici au jardin du Luxembourg, lors d'une permission, en 1916.
© Éd. Claire Paulhan, page 129

« à mon cher Jean
Jacques Rivière
le 1er Janvier 1923 »

« pour Jacques
avec bien de l'amitié
Jean P. »

Jacques Rivière et Jean Paulhan photographiés par Man Ray en 1922 dans le même dispositif.
Chacun a donné à l'autre son portrait…

© Man Ray 2015 Trust/ADAGP Paris 2025.

pas d'écrire des essais d'actualité immédiate ni d'ajouter une plaquette à celles qui courent déjà le monde. Ici, l'intérêt premier était aussi pour moi de lire, réellement lire, les livres dont parlaient Jacques Rivière et Jean Paulhan dans leur correspondance.
Cela ne pouvait pas se faire dans la précipitation ni dans la désinvolture — celle qui consiste à faire semblant d'avoir lu les livres dont on parle ou à laisser entendre que ce n'est pas la peine de les lire. Ce fut donc à nouveau vingt ans, mais naturellement pas de manière exclusive : j'ai aussi publié cinq tomes des œuvres complètes de Jean Paulhan, chez Gallimard, avec le soutien de la fondation Jacqueline et Pierre Domec, à l'Académie française. J'ai d'ailleurs d'autres projets de vingt ans.

Cent ans après la disparition de Jacques Rivière (1886-1925), des livres sont publiés, réédités, un colloque a eu lieu en juin, un autre en septembre, auquel vous avez participé, et une exposition est présentée à la bibliothèque patrimoniale de Bourges…

B.B. : On peut s'en étonner, mais la mémoire est aussi matérielle, industrielle : la correspondance Jean Paulhan / Jacques Rivière a été imprimée en 2025 par Paillart à Abbeville, celui-là même qui imprimait *La NRF*, plus d'un siècle auparavant. Il y a toujours une imprimerie à Saint-Amand-Montrond, comme il y en a près d'Alençon. Pour le reste, il n'est jamais inutile de se placer devant des hommes et des femmes qui croient en ce qu'ils font et qui ont le sens de la nuance. L'essentiel est de donner à Jacques Rivière de nouveaux lecteurs. De nouveaux chercheurs apparaissent également, dont on espère qu'ils sauront prolonger leurs travaux au-delà de la circonstance d'un seul centenaire. Là est l'enjeu — réussi, je crois — du premier centenaire de la mort de Jacques Rivière.

***

Liens

Éditions Claire Paulhan

Société des lecteurs de Jean Paulhan

Site Jean Paulhan

Les Livres de Jean Paulhan

Article de Gaëlle Obiégly sur la Correspondance Jean Paulhan et André Breton, 1918-1962

Centenaire de la disparition de Jacques Rivière (Gallimard)

- Portraits de Jacques Rivière par quelques écrivains (Gallimard)
- Œuvres critiques de Jacques Rivière (Gallimard)

Les Livres de Jacques Rivière

Association Jacques Riviere et Alain Fournier (AJRAF)

Lettres choisies

Jean Paulhan & Jacques Rivière Correspondance 1918-1925

© Éditions Claire Paulhan, novembre 2025

16. Lettre de Jacques Rivière à Jean Paulhan

Le 15 Mai 1920

Mon cher Paulhan,
Je ne peux pas vous dire de quelle reconnaissance m'emplit chacune de vos lettres. Vous êtes pour moi ce Messie que dans mes moments de plus grande fatigue je souhaitais sans espoir. Pour bien évaluer le service que vous me rendez, comprenez ceci : je ne suis pas un homme de détails ; les détails m'oppriment à la lettre ; ~~ils viennent~~ le moindre vient se placer dans mon esprit sur le même plan que les choses les plus importantes ; je distingue bien son insignifiance ; mais elle ne devient pas pour moi une raison de m'en désintéresser. Vous, au contraire, vous avez la faculté à la fois de ne rien négliger et pourtant de maintenir les petits soucis à distance des grands.
Depuis un an j'ai l'esprit encombré par de l'imperceptible, et de plus en plus je perdais la vue du principal. Vous allez me la rendre, je le sens. Et me la rendre, c'est me rendre la possibilité de travailler, d'écrire mon œuvre, de donner à la *NRF* la direction, l'aimantation dont elle a manqué jusqu'ici. Comment vous exprimer les sentiments dont un tel secours me remplit pour vous ?
Il faut que notre collaboration devienne régulière : elle peut nous être infiniment profitable à tous deux, je crois ; et je suis convaincu qu'en tous cas elle aura pour la revue des effets extrêmement précieux. J'examinerai en rentrant, avec Gallimard, les moyens de l'organiser pour ainsi dire légalement. Il y aura bien quelques petites difficultés matérielles à vaincre ; mais nous les vaincrons.

36. Lettre de Jean Paulhan à Jacques Rivière

jeudi [janvier 1921].

Jacques,
je dois cependant vous dire ce qui se passe pour moi. Peut-être l'avez-vous en partie deviné, et j'aurais dû certainement vous en parler plus tôt ; j'y aurais été maladroit.
Je suis décidé à me séparer de ma femme. Je n'en ai pas de raisons plus graves que l'incertitude ou la violence qui l'ont fait, dès les premières années de notre mariage, menacer de me quitter, ou me quitter même, doutant, disait-elle, de ses sentiments pour moi : mais depuis que nous avons des enfants[,] s'achevant dans des scènes d'une brutalité pénible. L'obligation où je me trouve, à peu près, de répondre par des scènes égales, la ruine de toute la vie (intellectuelle aussi bien) que j'avais imaginée pour nous, et que je ne désespérais pas jusqu'à maintenant de former, l'influence qu'ont ces scènes sur mon petit garçon, l'incertitude enfin d'une vie matérielle sans appui font ma décision définitive.
Jacques, je ne veux pas ajouter un souci, ou l'idée même d'un souci, à tous ceux que vous avez déjà. Seulement, sachez qu'il serait plus grave encore pour moi, à présent, que votre amitié vînt à me manquer, ou seulement à s'étonner.
Jean P

***

60. Lettre de Jacques Rivière à Jean Paulhan1
Cenon, le 21 Sept[embre 1921]

Mon cher Jean,
En voyant les épreuves de Proust, je comprends le travail qu'elles ont dû vous donner et j'ai regret d'avoir si légèrement refusé hier d'envisager la possibilité d'un retard.
Je souhaite que vous n'ayez pas eu trop

« N'hésitez pas à corriger rectifier certains imparfaits du subjonctif intempestifs que Proust laissera peut-être, et à arranger, quand il le faudra, la ponctuation.. »

de mal pour remettre sur pieds tant de phrases chancelantes : j'aurais voulu pouvoir vous aider.
L'état d'esprit où vous me dites qu'est Proust en ce moment et qui légitime parfaitement votre initiative de placer son morceau en tête, me fait de la peine, mais ne m'inquiète pas outre mesure, car il est à peu près chronique. Si vous le voyiez Proust plus souvent, vous y seriez habitué.
Je crois inutile de corriger ces épreuves ; j'arriverais trop tard. Mais n'hésitez pas à corriger rectifier certains imparfaits du subjonctif intempestifs que Proust laissera peut-être, et à arranger, quand il le faudra, la ponctuation.
Le morceau est bien celui que j'avais demandé à Proust.
Ne vous a-t-il décidément pas offert un autre titre que celui de Sodome ?

Merci pour tout le mal que vous vous donnez, et pardon !
Quand repartez-vous en vacances ?
Votre ami Jacques R.

***

69. Lettre de Jacques Rivière à Jean Paulhan

Colpach le 10-1-[19]22

Mon cher Jean,
En plus des notes que je vous ai annoncées, vous en recevrez une de Gilbert de Voisins sur les *Préludes* d'Octave Maus, quelques lignes que vous pourrez envoyer directement à l'impression à moins que l'éloge de Maus écrivain n'y soit trop vif.
J'ai adressé ce matin à Paillart le texte de la revue des Revues pour la partie : Relations franco-allemandes. Vous vous chargez, n'est-ce pas, du reste, c'est-à-dire :
Article Mauriac sur Gide (petit chapeau neutre)
Extrait de Valéry dans RM.
Il y aurait lieu aussi de signaler la correspondance de Balzac et de Mme de Berny dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er Déc[embre]. Mais je crois qu'il sera difficile de faire des extraits.
Comme nous avons beaucoup de place, vous pouvez peut-être ajouter une ou deux citations de choses qui vous auront paru importantes. Mais vous me soumettrez une épreuve.
Si vous vous aperceviez que nous allons être courts, il faudrait m'en prévenir, au besoin télégraphiquement.
Texte de la manchette :
Ma mère et les livres par Colette
Hommage à Dostoïevski
Articles d'André Gide, de Léon Schestoff et de Jacques Rivière
Le titre provisoire de mon article (pour les sommaires que Gallimard vous demande) pourrait être : Dostoïevski et l'art romanesque français. Je tâcherai de trouver mieux pour le sommaire définitif.

J'ai envoyé une notule de quelques lignes de Gabory sur André Malraux. – Je ne donne pas la note de Ghéon sur Valois.

J'envoie un mot à Léautaud pour le presser. – Voulez-vous donner l'adresse exacte de Pierrot à Roland Saucier ? – Ne vous fatiguez pas à m'écrire, à moins que vous ne vous trouviez embarrassé. J'ai commencé à travailler. Votre ami J.R

***

91. Lettre de Jean Paulhan à Jacques Rivière

vendredi - [29 décembre 1922]

Cher Jacques,
Vous avez dû recevoir déjà le *Freud.* Le numéro se prépare bien : j'ai envoyé à la composition la chronique de Thibaudet, et la note de Jean [Schlumberger] sur Drieu. Marsan me promet pour demain ses *Passantes,* Rival accepte de parler de Béraud.

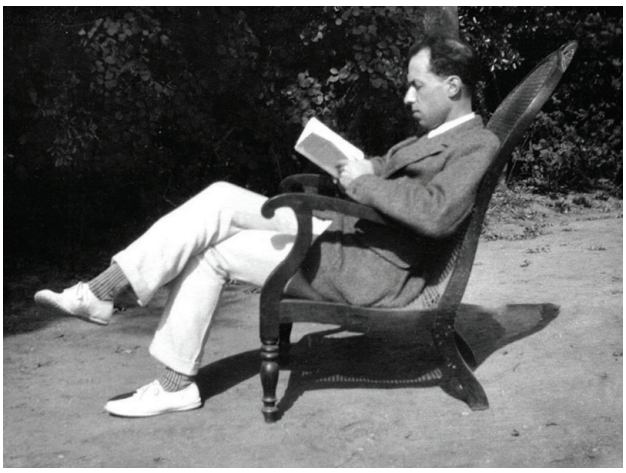
Comme livres nouveaux : *Servitude et grandeur littéraires* de Mauclair peut-être, à quoi l'on joindrait les *Souvenirs de Jourdain* ; la 2me série du *Théâtre d'amour* : parlerons-nous enfin de Porto-Riche ? *Du nouveau sur la Chanson de Roland,* de Boisson[n]ade, dont Th[ibaudet] désire parler. *Le Tableau de la Boxe*, les *poésies pour dames seules* et le *voyage de Télémaque* viennent de sortir.

Le numéro Proust vient d'arriver ; je vous l'envoie. Paillart s'est bien tiré des corrections.

Je parlais hier avec Baillaud*, le Directeur de l'Observatoire, qui me disait : il suffit d'une très légère négligence, et que l'on n'ait pas assez fait le vide autour d'elle, pour qu'une observation astronomique semble intéressante.
C'est un peu l'histoire de la littérature.
C'est aussi dans ce sens que je voudrais saisir cette qualité qui fait pour moi l'éclat d'*Aimée*.
Mais elle est négative, l'on mettra longtemps à la distinguer avec évidence toutes les causes d'erreurs légères que vous avez supprimées si naïvement.
– Dois-je vous envoyer votre courrier ?

Au revoir, jacques
Jean.

*Né à Chalons-sur-Saône le 14 février 1848, Édouard Benjamin Baillaud est directeur des observatoires de Toulouse de 1876 à 1907, puis de Paris, du 2 janvier 1908 au 31 octobre 1925, et membre de l'Académie des Sciences depuis 1908. Il est l'arrière grand-père de Bernard Baillaud qui a établi cette correspondance.



Jacques Rivière en vacances, dans le jardin de la maison de Saint-Victor, à Cenon, en septembre 1924. Photo © DR.
Éd. Claire Paulhan, page 314.

Toutes les lettres sont annotées.
Se référer à l'ouvrage.

Portrait

Jacques Rivière

Par Corinne Amar

Jacques Rivière (1886-1925) fut critique littéraire, pictural et musical, s'essaya même au roman, avant d'être directeur de *La Nouvelle Revue Française* après la guerre et jusqu'à sa mort.

Né à Bordeaux dans un milieu aisé, avec un père professeur de médecine, son enfance fut bouleversée par la perte de sa mère à l'âge de dix ans. Adolescent, il entreprend des études de lettres au lycée Lakanal à Sceaux, où il se lie d'amitié avec Alain-Fournier, dont il voit « naître *Le Grand Meaulnes* », et fréquente sa sœur, Isabelle, qui deviendra son épouse. Il fait la connaissance d'André Gide et commence à publier des articles dans *La Nouvelle Revue française*, dès sa création en 1909.

Fondée par de jeunes intellectuels (André Gide, Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jean Schlumberger, André Ruyters, Michel Arnauld), *La NRF*, « revue mensuelle de littérature et de critique », défend une avant-garde littéraire capable d'explorer plusieurs genres esthétiques. Elle « prône une vision de l'art et de la littérature basée sur le désintéressement politique et économique, et s'imposera comme la « rose des vents » culturelle de l'entre-deux-guerres, selon l'expression de François Mauriac. »[1] Jacques Rivière est reconnu comme jeune critique talentueux, et son rôle dans la revue prendra de plus en plus d'importance. Dans une lettre à son ami Alain-Fournier, le 12 octobre 1905, il a alors dix-neuf ans, il questionne son « effroyable plasticité » : « dès que je trouve une pensée qui ressemble à la mienne, je m'abandonne à elle. Je prends tous les contours qu'elle m'impose. »[2] La lecture, revêtant une dimension existentielle, est pour lui une manière de mieux se connaître, à commencer par celle qu'il entreprend de Paul Claudel dont il confie au même Alain-Fournier, non pas qu'il *entre dans* mais qu'il *est pénétré par*. « Au fond je suis pénétré par lui d'un enseignement sans forme et sans mots qui commande toute ma vie intérieure ». Et s'il confie que Paul Claudel l'a révélé tout entier à lui-même, ce sont encore des mots similaires qui reviennent bien des années plus tard sous sa plume, en 1923, à propos de Marcel Proust, qui lui font voir l'auteur de *La Recherche* comme « le révélateur le plus effrayant que je pouvais rencontrer sur moi-même. »[3]

Avant la guerre, Rivière montre très peu d'intérêt pour les questions politiques, ses lectures sont essentiellement littéraires, en critique comme en créateur. La musique et les beaux-arts, à côté de la littérature, sont ses grandes passions. Parmi les soixante-treize études écrites pour *La NRF,* vingt et une, datées de décembre 1909 à mars 1920, concerneront des œuvres de compositeurs, parmi lesquelles Debussy ou Stravinski – à qui il consacrera quatre études dont la plus importante au *Sacre du printemps*. On voit ainsi comment la personnalité de Jacques Rivière se construit dans la rencontre avec l'œuvre d'autrui et de quelle façon il se laisse imprégner pour mieux se connaître lui-même. Comme romancier, on lui connaît deux ouvrages dont un seul publié de son vivant : *Aimée*, commencé avant 14-18, poursuivi en captivité et paru chez Gallimard en 1922 ainsi que

Jacques Rivière, Directeur de *La NRF*
© DR

Florence, inachevé et édité à titre posthume par son épouse en 1935.
Lorsque la guerre éclate, Jacques Rivière a vingt-huit ans. Il est le secrétaire de rédaction de *La Nouvelle Revue française* (depuis le 7 décembre 1911) sous la direction de Jacques Copeau.
La NRF n'a pas encore le rayonnement qu'elle connaîtra dans l'entre-deux-guerres, mais elle prétend dépasser le symbolisme, annonce le retour du roman et du théâtre, et promet, par-dessus tout, l'autonomie de l'art vis-à-vis de la politique et de la morale. Avec l'arrivée de la guerre, elle arrête sa publication. L'équipe éditoriale est dispersée.
Rivière, mobilisé le 1er août, rejoint comme sergent son unité, le 220e régiment d'infanterie.
Le 24 août 1914, il est fait prisonnier. S'ensuivent trois années de captivité en Allemagne, vécues comme un traumatisme. Le 14 juin 1917, il est libéré et arrive en Suisse, où sa femme le retrouve, accompagnée de Jacqueline, leur petite fille née en 1911. . Elle écrit à la tante de Rivière : « Une fois le premier moment de joie passé, il est triste et sombre et j'ai peur qu'il faille bien du temps pour lui rapprendre à être heureux .»[4]
La disparition au front de son grand ami Alain-Fournier, en septembre 1914, l'a plongé dans une douleur profonde et a laissé chez lui un sentiment de vide. En présentant son œuvre, après la guerre, Rivière insistera sur leur lien unique : une « fraternité d'esprit et de cœur » que rien n'a remplacée. De son expérience de la captivité, il tirera des textes marquants, dont *L'Allemand* et les *Carnets de guerre*. « Je savais bien que tout, autour de moi, restait possible et joyeux. Je comprenais que le monde n'avait pas changé. Mais il était défendu à mon cœur d'en jouir. »[5]
Après un an passé en Suisse, où depuis juin 1917 il a été « transféré comme *prisonnier de guerre interné* » et se repose de ses trois années de captivité, il regagne la France, avec sa femme et sa fille, le 17 juillet 1918. (Ils auront un deuxième enfant, Alain, en mars 1920).
Il obtient deux mois de permission qu'il passe en famille, puis il est envoyé à la caserne Niel de Toulouse, où il surveille, d'octobre 1918 à janvier 1919, « le va-et-vient des permissionnaires ».
Lorsque Jean Paulhan (1884-1968), jeune écrivain encore peu connu, adresse ses premiers textes à Jacques Rivière, celui-ci est déjà une figure de *La Nouvelle Revue Française*. Très rapidement, une relation faite d'estime et d'exigence s'instaure entre eux. Rivière voit en Paulhan un esprit libre, curieux de toutes les formes du langage, et qui lui redonne espoir. Il lui écrit, depuis Toulouse : « 25-12-[19]18. Monsieur, Après un détour par Paris, votre livre me parvient ici, où je suis, pour quelques jours encore, employé à la réception des prisonniers de guerre. Il va m'être un précieux délassement et m'aidera à achever plus patiemment mon séjour à la caserne. Déjà les quelques lignes que j'ai happées par-ci par-là me donnent une vive curiosité. Peut-être vous ferai-je plaisir en vous annonçant que, mes amis et moi, nous envisageons une reprise aussi prochaine que possible de *La Nouvelle Revue Française*. »[6]
En 1919, il devient directeur de *La NRF*, qu'il contribue à renouveler profondément, attirant de nouveaux talents comme Jean Paulhan qui devient un ami et un correspondant régulier. Rivière reconnaît très tôt les qualités critiques de Paulhan, l'invite à rejoindre la revue en 1920, d'abord comme lecteur, puis pour assurer son secrétariat, et son rôle apparaît officiellement dès le numéro de juillet 1920[7].

Leur correspondance – quoique interrompue par la mort prématurée de Rivière – nous montre une réelle estime réciproque fondée sur des échanges critiques et littéraires, une amitié intellectuelle profonde et une collaboration professionnelle étroite. Leur relation aura façonné *La NRF*, influencé la publication et la réception de nombreux auteurs contemporains et contribué à définir une méthode de critique particulière.

Il y a cent ans, le 14 février 1925, Jacques Rivière mourrait à Paris de la typhoïde, à l'âge de trente-huit ans.

***

1. Isabelle Perreault, Département des littératures de l'Université Laval, dans *Études Littéraires*, *Érudit*, « Jacques rivière et la musique debussyste - *La NRF* : au carrefour entre tradition et modernité »

2. Jacques Rivière et Alain-Fournier, *Correspondance*, Gallimard, 1926, rééd. 1948, t I, p. 92 et 253.

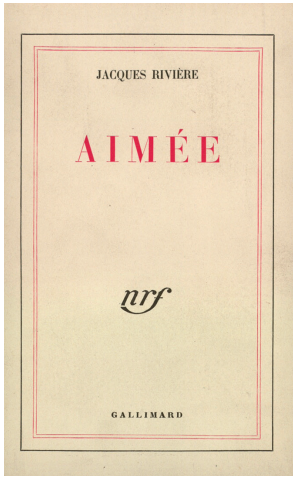
3. Jacques Rivière et Alain-Fournier, *Correspondance*, op. cité, p. 221.

4. Isabelle Rivière, Lettre du 10 juillet 1917, citée dans Jean Lacouture, *Une adolescence du siècle*. Jacques Rivière et *La NRF*, Gallimard, « Folio », p. 566.

5. En marge de L'Allemand, publié pour le troisième anniversaire de la mort de Rivière dans la *NRF* du 1er mars 1928, 15e année, no 174, p. 289-297. (Date probablement de l'été 1917).

6. Jean Paulhan & Jacques Rivière, Correspondance 1918-1924, éd. Claire Paulhan, 2025, lettre 2, p. 37.

7. NRF n° 82, 1er juillet 1920 : Directeur : Jacques Rivière / Secrétaire : Jean Paulhan.



Jacques Rivière
Aimée
Éditions Gallimard, 1922

George Sand

« une vie en correspondance »

Épistolaire n°51

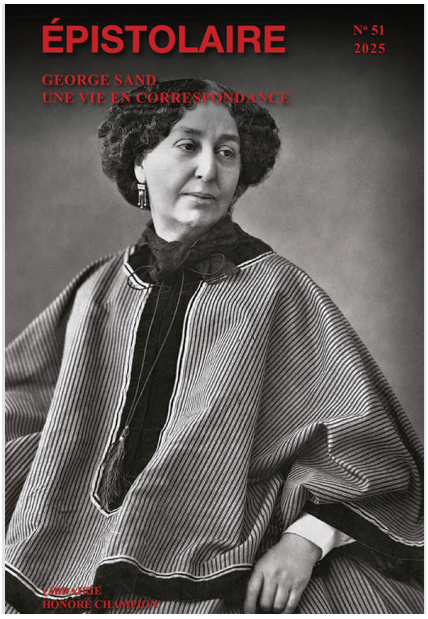
Par Gaëlle Obiégly

Le numéro 51 de la revue *Épistolaire* propose une plongée dans la correspondance de George Sand, femme de lettres à maints égards. Sa correspondance est un univers foisonnant où se dessinent à la fois l'intimité d'une femme, l'itinéraire d'une écrivaine et les engagements d'une citoyenne. L'ensemble des études réunies dans ce volume montre combien les lettres de Sand, longtemps considérées comme un simple complément de son œuvre romanesque, forment en réalité un territoire littéraire à part entière : un espace de création, de réflexion, de confidences et de dialogue. Autour de trois grands axes – les relations amicales, le réseau politique et l'ampleur exceptionnelle du corpus – les chercheurs réunis dans ce dossier redonnent vie à une voix multiforme. Elle est tendre, fougueuse, critique ou ironique.

Dès l'adolescence, Aurore Dupin s'initie à l'écriture par la lettre. Pensionnaire au couvent des Anglaises, elle découvre dans la correspondance un refuge et un laboratoire. Ses amies la surnomment « Mademoiselle Calepin », tant elle remplit ses feuillets de récits, de confessions ou de petites fictions intimes. Des lettres-fleuves, promises à des destinataires qui les réclament sans se lasser, sont les premiers exercices littéraires de la jeune Aurore Dupin qui deviendra George Sand. On y voit déjà se former une plume vive, libre, prolifique, qui transforme la moindre anecdote – un voyage, un criquet, une rêverie – en matériau narratif. Son premier roman, *La Marraine*, naît presque naturellement de ces « gammes épistolaires ». Plus tard, les *Lettres d'un voyageur* porteront encore la trace directe de rêveries mises en prose, issues d'échanges avec Alfred de Musset. Dans ce numéro, plusieurs contributions rappellent que la lettre est pour Sand un espace d'invention littéraire : une préface intime de son œuvre autant qu'un laboratoire permanent.

L'immensité de cette correspondance frappe d'ailleurs tous les chercheurs. Plus de deux mille correspondants, vingt-huit volumes publiés, des voix venues de toutes les strates sociales : amis proches, artistes bohèmes comme Liszt ou Delacroix, grandes figures politiques de la République, simples lecteurs anonymes, jusqu'à Napoléon III. Cette matière, patiemment éditée par Georges Lubin et dont Thierry Bodin rappelle l'élaboration, constitue non seulement une mémoire de l'écrivaine, mais aussi un véritable panorama du XIXe siècle. Ernest Renan saluait déjà, au lendemain de la mort de Sand, « cette âme sonore », capable de faire vibrer dans ses lettres tous les échos de son époque.

Mais au-delà de la quantité, c'est la diversité de tons et de registres qui surprend. La correspondance de George Sand est un territoire mouvant, un « Protée », pour reprendre le mot de Balzac, en référence au héros de la mythologie grecque



qui a le pouvoir de changer de forme à volonté. S'y croisent la confidence intime, la pensée critique, l'humour, l'indignation ou l'emportement amoureux. José-Luis Diaz, dans un article consacré aux « causeries intimes », montre combien Sand valorise l'échange sincère et chaleureux. Les « vraies lettres » sont, pour elle, celles où l'on s'épanche, où l'on se raconte, où l'on provoque un écho. Loin d'être un exercice solipsiste, cette intimité épistolaire se nourrit de dialogue et de réciprocité. Sand demande, réclame même parfois, des confidences en retour : l'échange est la condition de la vérité.

Parmi les correspondances mises en lumière dans ce numéro, celle avec le peintre Eugène Lambert occupe une place à part. Annick Dussault retrace l'itinéraire de ce « gamin de Paris » devenu le protégé, puis presque le fils spirituel de Sand. Leur relation, longue de plus de trente ans et nourrie d'une affection profonde, illustre le rôle d'accompagnatrice et de formatrice que la romancière a parfois assumé auprès de jeunes personnes, artistes ou non. Lambert est d'abord un timide adolescent dont elle se moque gentiment, le surnommant « tortillard » en raison de sa lenteur et de son étourderie. C'est Maurice, le fils de Sand qui a amené ce garçon à Nohant. Ils se sont rencontrés dans l'atelier de Delacroix. Avant de devenir un peintre reconnu, représenté par les meilleures galeries de son temps, il a rencontré des difficultés à se faire accepter au Salon et à obtenir des commandes. Pour vivre de son métier, il a réalisé des travaux d'illustration pour des périodiques, tels que *Le Magasin pittoresque* et *La Revue d'agriculture*. Sans doute sa reconnaissance tient-elle partiellement aux encouragements de la romancière, qui lui transmet à la fois exigence, curiosité et discipline. À travers cette correspondance se dessine l'image d'une Sand attentive, généreuse, profondément investie dans le chemin artistique de ceux qu'elle aime.

Le numéro consacre aussi plusieurs pages au rapport complexe et nuancé qu'entretient Sand avec le saint-simonisme et ses héritières. Dans ce courant politique, certains membres les plus radicaux ont plaidé pour l'émancipation des femmes. Sans jamais adhérer à un système, George Sand observe de près ce mouvement qui prône l'égalité entre hommes et femmes et attire de nombreuses figures féminines audacieuses. Sand assiste à des réunions, échange avec des militants, mais refuse tout embrigadement idéologique. Ses lettres révèlent une position oscillante : proche des aspirations sociales du mouvement, elle s'en distance dès qu'il s'agit de s'en faire la figure ou la porte-parole. L'épisode de 1848, où des militantes publient sa candidature à la députation sans la consulter, cristallise cette ambivalence. Cette anecdote, analysée dans le dossier, montre une Sand solidaire des femmes mais réticente à toute instrumentalisation politique.

La dimension politique constitue d'ailleurs un autre versant majeur de cette correspondance. Si Alexis de Tocqueville la qualifie en 1848 de « manière d'homme politique », c'est que Sand a su s'approprier les codes du débat public à une époque où les femmes en sont exclues. Ses échanges avec des acteurs de tous horizons, des républicains aux exilés étrangers, des élus locaux aux grandes figures nationales, documentent de manière fine les aspirations démocratiques d'un siècle en mutation. Ces lettres, croisées et lues dans les deux sens, constituent un matériau précieux pour comprendre la formation d'un « républicanisme au féminin », à la fois passionné, lucide et profondément humaniste.

Au terme de ce parcours, ce que montre le numéro 51 de la revue *Épistolaire*, c'est que la correspondance de George Sand n'est pas seulement un appendice à son œuvre. Elle est une œuvre seconde, une œuvre monde. Mosaïque d'éclats, polyphonie des voix, miroir des élans intérieurs comme des combats collectifs, elle permet de saisir toutes les incarnations d'une femme qui fut à la fois romancière, mère divorcée, amie fidèle, amante exigeante, intellectuelle engagée et citoyenne attentive aux bouleversements de son siècle. Lire ses lettres aujourd'hui, c'est entrer dans un espace où la littérature, la vie et la pensée ne cessent de dialoguer. Une invitation à découvrir, derrière ce grand nom, une femme multiple, vibrante, inépuisable.

***

« Ce que montre le numéro 51 de la revue *Épistolaire*, c'est que la correspondance de George Sand n'est pas seulement un appendice à son œuvre. Elle est une œuvre seconde, une œuvre monde. »

Épistolaire
revue de l'AIRE, n°51
« George Sand, une vie en correspondance »

Avant propos de **Geneviève Haroche-Bouzinac**,

Dossier réuni par **Brigitte Diaz**

Avec un texte de **Georges Lubin** : « Pourquoi et comment publie-t-on une Correspondance ? »
Honoré Champion, 24 oct. 2025.
334, pages.

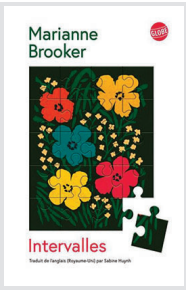
https://www.epistolaire.org/

Avec le soutien
de la Fondation La Poste

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits



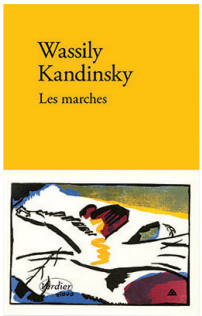
Marianne Brooker
Intervalles
Traduction de l'anglais (Royaume-Uni) de Sabine Huynh. « Ma maman m'a certainement appris qu'un autre monde était possible et que notre imagination ne devait pas se limiter aux bornes que l'on nous a appris à respecter. Pour bien vivre et bien mourir, nous avons besoin de *moyens*. Nous ne pouvons nous contenter de rien de moins. » La mère de Marianne Brooker, une femme célibataire de la classe ouvrière, n'a eu de cesse d'enchanter l'existence de sa fille malgré les difficultés financières. Elle était de ces astres qui illuminent tout autour d'eux. À trente-neuf ans, le diagnostic est tombé : sclérose en plaques primaire progressive. Dans ce récit bouleversant, sa fille raconte avec quelle inventivité, quel courage et quelle détermination, elle a affronté la décennie terrible qui allait suivre. Au fil des années, elle a vu sa souffrance et sa précarité s'aggraver, l'aide sociale s'amenuiser sous l'effet de la politique d'austérité menée au Royaume-Uni. L'écrivaine a admiré la pugnacité avec laquelle sa mère a défendu les droits des personnes malades et handicapées, son engagement en faveur de l'aide à mourir. Un jour d'automne 2019, « privée d'une vie supportable et du droit légal de mourir », craignant de perdre son autonomie et sa liberté de choix, elle a décidé de ne plus s'alimenter ni de boire. Jusqu'au bout elles ont chéri leur lien unique, savouré ces moments harmonieux à lire, à écouter de la musique, à faire des collages et à imaginer le monde autrement comme « un enjeu, un pouvoir de transformation ». Marianne Brooker a pu canaliser ses peurs d'aidante grâce aux mots de Maggie Nelson, de Judith Butler, de Donald Winnicott et de bien d'autres encore qui se sont interrogés sur le bien vivre et le bien mourir. Elle dresse un constat lucide sur le sort réservé aux êtres les plus vulnérables et nous invite à repenser notre rapport à la mort, à notre interdépendance, à notre responsabilité collective. « Nous devons trouver de nouvelles façons de nous soutenir les uns les autres dans les moments les plus durs, les plus angoissants et les plus dangereux (...) » afin que des besoins aussi essentiels qu'un logement décent, se nourrir, des soins de santé ou palliatifs soient accessibles à tous. Éd. Globe, 256 p., 22 €. **Élisabeth Miso**

Biographies

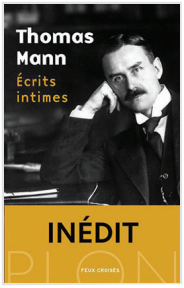
Christophe Leclerc
Lee Marvin - Personne ne connaît mon nom
Christophe Leclerc, historien du cinéma, se penche sur le parcours mouvementé de Lee Marvin (1924-1987), cette figure marquante du cinéma américain, aussi explosive dans la vie que sur grand écran. À dix-huit ans, en 1942, Lee Marvin s'enrôle dans l'armée et rejoint le Corps des Marines dans le Pacifique Sud. L'enfer de la guerre ne cessera plus de le hanter. « Une fois qu'il est devenu acteur, Lee a porté son vécu à l'écran à la première occasion. Comme si c'était vital ou expiatoire, il a balancé à la figure des spectateurs son trauma et ses névroses durant quatre décennies. » Grâce à l'aide financière accordée aux soldats démobilisés, il se forme au théâtre à New York puis décide de tenter sa chance à Hollywood. Il se fait remarquer dans *Règlement de comptes* (1953) et dans *L'Équipée sauvage* (1953) aux côtés de Marlon Brando, mais désespère de percer en tant qu'acteur de premier plan. « Tout le monde connaît ma gueule, mais personne ne connaît mon nom. » Avec son physique, on ne lui confie que des rôles de second couteau, des personnages violents sans états d'âme. Il se voit décerner l'Oscar du meilleur acteur en 1966 pour sa prestation dans le western burlesque *Cat Ballou*. Mais ce sont des films comme *Les Professionnels* (1966) et *Les Douze Salopards* (1967) qui le hissent au rang de star internationale. Tourner avec lui ou partager son intimité n'est pas de tout repos, c'est un homme généreux, mais imprévisible, « inflammable », qui anesthésie ses tourments dans l'alcool. Les réalisateurs les plus talentueux comme Don Siegel, Robert Aldrich, Richard Brooks, Samuel Fuller ou John Boorman ont su capturer la profondeur de ce dur à cuire et révéler l'efficacité de son jeu sans artifices, basé sur la spontanéité et l'instinct. Son ami John Boorman, qui le dirigea notamment dans *Le Point de non-retour* (1967), racontera le combat qui attendait un réalisateur face à un acteur de cette trempe, qui n'hésitait pas à vous dire vos quatre vérités « s'il détectait quelque chose de faux ou de superficiel dans votre travail. Ce qui l'intéressait, c'était les limites affectives comme physiques. Il s'agissait de les exploiter, de les dépasser. » Éd. Capricci, 120 p., 11,50 €. **Élisabeth Miso**

Les romans et récits qui font l'objet d'une chronique dans cette rubrique sont biographiques ou autobiographiques : des récits de vie ou encore des romans dans lesquels la lettre est le vecteur d'une histoire qu'elle structure. Les ouvrages répertoriés ici ont tous un lien avec l'écrit intime.

Essais autobiographiques



Wassily Kandinsky
Les marches
Traduction du russe, notes et postface de Catherine Perrel. Dès son plus jeune âge, Wassily Kandinsky (1866-1944) s'est montré particulièrement sensible aux couleurs et aux sons, plus qu'aux objets eux-mêmes. Ce texte autobiographique publié d'abord en allemand en 1913, puis en russe en 1918, sonde sa vocation d'artiste à travers sa relation aux couleurs, des souvenirs intimes et des visions qui se sont imprimées en lui. Cette nouvelle traduction laisse éclater la puissance d'évocation du peintre, la fulgurance de sa pensée, la poésie de sa langue. Il a grandi à Moscou puis à Odessa, dans une famille cultivée qui a toujours encouragé sa fibre artistique. Bien que passionné par le droit, l'économie politique ou l'ethnographie, rien ne pouvait égaler à ses yeux « l'art qui seul parvint à (l)'emmener hors des limites du temps et de l'espace. » Mais il a douté de ses propres aptitudes à donner forme lui aussi, à des émotions aussi fortes que celles ressenties face aux toiles de Rembrandt à l'Ermitage ou des impressionnistes français exposés à Moscou en 1896. À trente ans, il renonce à enseigner le droit pour partir étudier la peinture à Munich. Pour Kandinsky, l'art n'a de sens que s'il naît d'une nécessité intérieure capable « de mettre à bas en un instant toutes les lois théoriques connues et toutes les limites. » Sa palette de couleurs mentale conserve à tout jamais l'image envoûtante de Moscou au soleil couchant et l'émerveillement provoqué par les costumes et le sens de l'ornement intérieur des Zyrianes dans la province de Vologda. De souvenirs en considérations théoriques, Kandinsky explore la mystérieuse alchimie des résonances visuelles et musicales qui ont irrigué sa quête créatrice et guidé son pinceau vers l'abstraction. « C'est sans doute grâce à ces impressions que prirent corps en moi mes désirs ultérieurs, les buts que j'allais poursuivre dans l'art. Pendant des années je cherchai les moyens de faire entrer le spectateur *dans le tableau* afin qu'il puisse s'y mouvoir, s'y dissoudre en s'oubliant. » Éd. Verdier, 96 p., 18 €. L'exposition *Kandinsky, la musique des couleurs*, coorganisée avec le Centre Pompidou, se tient jusqu'au 1er février 2026 à la Philharmonie de Paris. **Élisabeth Miso**



Thomas Mann
Écrits intimes
Traduit de l'allemand par Guillaume Ollendorff, édité et présenté par Bertrand Dermoncourt. C'est un recueil de fragments de journaux, essais, discours, lettres, qui révèlent la dimension la plus intime d'un écrivain trop souvent perçu comme l'incarnation de la rigueur allemande et du roman bourgeois. Écrits sur plusieurs décennies, ces textes tracent l'autoportrait d'un écrivain déchiré entre le devoir et ses propres tourments. « Quand je m'interroge sur l'origine héréditaire de mes prédispositions, je me remémore ces vers célèbres de Goethe et en conclus que moi aussi je tiens de mon père le « besoin de conduire ma vie scrupuleusement », mais de ma mère « la nature joyeuse », c'est-à-dire son orientation sensuelle et artistique ». Présentés dans un ordre chronologique, ils nous donnent à voir un visage de l'auteur que l'on connaît moins, celui d'un homme pris à la fois par le temps de sa vie personnelle et par les grandes questions de son époque. L'écrivain interroge sa propre homosexualité, son rapport à la respectabilité et au désir, mais aussi la responsabilité morale de l'écrivain. Nous avons d'abord un Thomas Mann jeune, héritier d'un XIXe siècle encore confiant dans la culture et la raison : une enfance à Lübeck, l'univers familial, la rigueur protestante, mais aussi les rêves et les failles d'un enfant déjà sensible à la beauté et à la mélancolie. Au fil des années, l'écrivain se découvre et s'analyse, médite sur la création, la discipline qu'elle exige, sur la tentation du désordre qui l'accompagne. L'art devient pour lui à la fois refuge et épreuve morale. On découvre un Thomas Mann plus ambigu que celui qu'on croit connaître. Il évoque sans détour son attirance pour les jeunes hommes, l'ambivalence de ses désirs. On est frappé par la lucidité avec laquelle il se regarde : ni complaisant ni rassuré. Et quand la barbarie s'étend, il écrit aussi sur la responsabilité de l'intellectuel face à la montée du nazisme, sur l'exil, sur la dignité de la culture menacée. Édition Plon, 240 p., 21 €. **Corinne Amar**

Sarah Kofman, Paroles suffoquées suivi de **Comment s'en sortir ?** Édition établie et annotée par Isabelle Ullern. « S'il n'y a plus de récit possible après Auschwitz, s'impose pourtant de parler, parler sans fin pour ceux qui n'ont pu parler parce qu'ils ont voulu jusqu'au bout sauvegarder sans la trahir la vraie parole. » La philosophe tente d'écrire là où les mots manquent, là où toute parole devient impossible. Deux essais exposent ses réflexions sur les limites de la parole, mais aussi sur la nécessité du témoignage après la Shoah. Elle s'avance, consciente que le langage ne peut pas dire l'horreur de la Shoah sans la trahir. Son écriture cherche à respirer au milieu de cette suffocation. Elle évoque, par fragments, la disparition de son père, rabbin, déporté à Auschwitz, la perte, le trou dans la mémoire et la douleur d'une parole empêchée. Parler devient presque une faute, mais se taire serait une autre forme de mort. C'est entre ces deux impossibilités qu'elle écrit. Dans *Paroles suffoquées*, dédié à son père, elle s'appuie sur *L'Espèce humaine* de Robert Antelme pour interroger la possibilité de témoigner de la Shoah. Dans *Comment s'en sortir ?*, elle se réfère au de Platon et montre comment la philosophie peut offrir des ressources pour sortir des impasses auxquelles tout individu est confronté au cours de son existence. Ses textes, composés de phrases brisées, de pensées interrompues, comme suspendues voire en apnée, font sentir la fragilité du témoignage. À travers les figures de Primo Levi, Paul Celan, Freud, Nietzsche ou Blanchot, Kofman médite sur la parole du survivant, sur cette voix qui cherche à dire l'indicible, sachant qu'aucun mot ne pourra jamais suffire. Elle interroge la culpabilité du survivant, celui qui reste alors que d'autres ont disparu. S'en sortir, ce n'est pas guérir, ni oublier, mais habiter la blessure, apprendre à respirer à nouveau malgré elle. Éd. Verdier, coll. poche, 254 p., 13 €. **Corinne Amar**

Agenda

Sélection de manifestations et projets soutenus par la Fondation La Poste

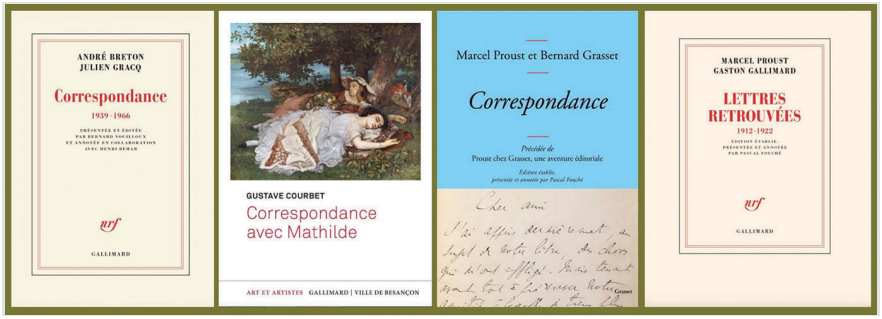
Prix littéraires

Prix Sévigné 2025 - Sélection

Le Prix Sévigné 2025 sera remis le 20 janvier 2026 dans les salons de Sothebys. C'est la 29e édition.
Le Prix Sévigné est un prix littéraire créé en 1996 par Anne de Lacretelle, fille de l'écrivain et académicien français Jacques de Lacretelle (1888-1985), à l'occasion du tricentenaire de la mort de la marquise de Sévigné. Le prix est destiné à couronner la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant ainsi une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française, ou traduite d'une langue étrangère.

Le prix Sévigné bénéficie du soutien de la Fondation d'entreprise La Poste et de l'accompagnement de la Maison Hermès.

Sélection du Prix Sévigné 2025 :



- **André Breton, Julien Gracq. Correspondance 1939-1996.**
Édité et présenté par Bernard Vouilloux, avec la collaboration d'Henri Béhar.
Gallimard, oct. 2025

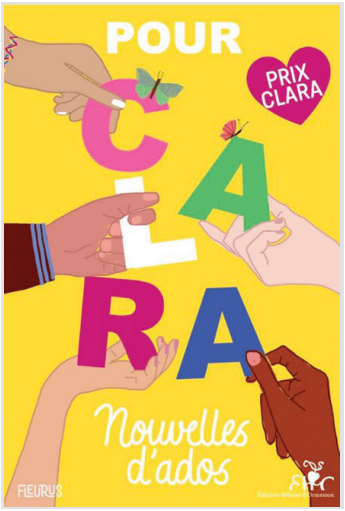
- **Gustave Courbet, Correspondance avec Mathilde.**
Édition de Ludovic Carrez, Pierre-Emmanuel Guilleray, Berenice Rigaud-Hartwig et Laurence Madeline.
Gallimard/Ville de Besançon, Collection Art et Artistes, avril 2025

- **Marcel Proust, Bernard Grasset, Correspondance, précédée de Proust chez Grasset, une aventure éditoriale.**
Édition établie, présentée et annotée par Pascal Fouché.
Grasset, octobre 2025

- **Gaston Gallimard, Marcel Proust, Lettres retrouvées. 1912-1922**
Édition établie, présentée et annotée par Pascal Fouché.
Gallimard, oct. 2025

https://www.fondationlaposte.org/projet/selection-du-prix-sevigne-2025

Prix Clara 2025



Mercredi 19 novembre 2025, Rose Chevalier, Iris Bintner, Émilie Abriat, Noam Khenkine, Clémentine Chiron, Toby Murray, et Eva Bleuse ont reçu leur récompense au sein de l'Hôtel de Ville de Paris.

Les sept nouvelles sélectionnées sont publiées dans le recueil *Pour Clara – Nouvelles d'ados* (Fleurus), avec une préface de Joël Dicker.

Rose Chevalier, *Bad Girl*

Iris Bintner, *Des tranchées dans le Cœur*

Émilie Abriat, *À ma place*

Noam Khenkine, *Motek et la Chèvre*

Clémentine Chiron Girard, *Le Syndrome de Truth*

Toby Murray, *NoSleep*

Eva Bleuse, *Les Lucioles*

Fondé en 2006 par les Éditions Héloïse d'Ormesson, ce concours d'écriture récompense des auteurs et autrices âgés de 13 à 17 ans. Chaque année, des centaines d'adolescents envoient leurs nouvelles dans l'espoir d'être sélectionnés puis publiés.

Depuis 2019, les Éditions Fleurus s'associent aux Éditions Héloïse d'Ormesson pour éditer le recueil des lauréats.

Sous le présidence d'Héloïse d'Ormesson, les membres du jury permanent du prix Clara sont :

Christine Albanel, Camilla Antonini, Dominique Blanchecotte, Gilles Cohen-Solal, Philippe Delelis, François Dufour, Isabelle Lebret, Bernard Lehut, Sarah Léon, Sarah Malherbe, Vincent Montagne, Claire Renaud, Romain Sardou, Margaux Solinas, Bernard Spitz, Hugo Spitz et Alexandre Wickham.

https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-clara-2025-7-laureats

Prix Vendredi 2025 - 9e édition

Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation La Poste entourée des deux lauréates, Coline Pierré et Solène Ayangma .

Le Prix Vendredi 2025 a été attribué à Solène Ayangma pour *Les Frontières écarlates*, publié aux éditions Talents Hauts. Ce roman engagé et poétique explore les frontières visibles et invisibles qui traversent notre monde contemporain.

Le Prix Vendredi des lecteurs du Pass Culture revient à Coline Pierré pour *Le Silence est à nous* (Flammarion Jeunesse).

Le Prix Vendredi est un prix national et indépendant, désigné par un jury composé de professionnels, récompensant un ouvrage francophone destiné aux plus de 13 ans. Créé en 2017 à l'initiative du groupe des éditeurs de littérature Jeunesse du Syndicat national de l'édition (SNE), il a été nommé « Prix Vendredi » en référence à Michel Tournier.

Prix Vendredi des lecteurs du pass Culture (3e édition)

Une collaboration entre le Prix Vendredi et le pass Culture a été initiée en 2023 et donne lieu à la création du Prix Vendredi des lecteurs du pass Culture.

La Fondation La Poste est partenaire historique du Prix et dote cette année le Prix Vendredi d'une enveloppe globale de 3 000 euros.

La remise du Prix Vendredi s'est tenue le mardi 4 novembre 2025 à la médiathèque Françoise Sagan (Paris 10e).

https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-vendredi-2025-9e-edition

prixvendredi.fr

Prix Wepler-Fondation La Poste -28e édition

Hélène Laurain et Bernard Bourrit ©Gaël Coto

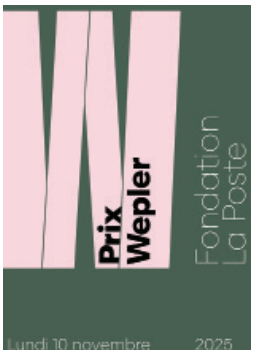
Le Prix Wepler-Fondation La Poste 2025 a été attribué lundi 10 novembre 2025 à **Bernard Bourrit** pour ***Détruire tout***, publié aux éditions Inculte/Actes Sud.

La mention spéciale du jury a été remise à **Hélène Laurain** pour ***Tambora,*** publié chez Verdier.

La soirée de remise du prix a eu lieu à la brasserie Wepler, Paris 18e, en présence de Marie-Ange Debon, Présidente-Directrice Générale du Groupe La Poste qui succède à Philippe Wahl (présent lui aussi) et Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation La Poste.

Bernard Bourrit, lauréat du prix Wepler-Fondation La Poste 2025 et Hélène Laurain, lauréate de la mention spéciale du jury ont chacun lu leur discours de réception.

https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-wepler-fondation-la-poste-2025-bernard-bourrit



Chaque année le Prix Wepler-Fondation La Poste récompense une œuvre littéraire contemporaine inclassable, et salue l'audace d'une mention spéciale. La mise en place d'un jury tournant assure à ce Prix une indépendance, une fraîcheur et une sincérité de jugement qui se traduit par un résultat souvent inattendu.

Depuis sa création par la librairie des Abbesses en 1998, le Prix est soutenu par la Fondation La Poste ainsi que par la brasserie Wepler, lieu mythique d'ancrage de nombreux écrivains contemporains.

Le Prix Wepler-Fondation La Poste est doté d'une somme de 10 000 € et de 3 000 € pour la mention spéciale du jury.

Le dossier du prochain numéro de FLoriLettres sera consacré aux lauréats du prix Wepler-Fondation La Poste.

https://www.librairiedesabbesses.com/

Festivals

Lettres d'automnes - 35e édition
Du 18 au 30 novembre 2025
Association Confluences
« Je vois des voix qu'on n'entend pas »

Dans le cadre du Festival Lettres d'automne (du 18 au 30 novembre) **Confluences** accueille à Lafrançaise (82) le Concert-Performance « Je voix des voix qu'on n'entend pas » de Marie Sigal. Cette création nous immerge dans la langue, musicale et narrative. « Je voix des voix » est aussi une aventure collective qui s'écrit avec les habitants d'un territoire rural, le Pays de Lafrançaise, dans les semaines précédant le festival, et qui donnera lieu à une restitution en première partie du spectacle, le 23 novembre 2025.

Du 20 au 24 octobre 2025, et les 22 et 23 novembre 2025, des ateliers d'écriture et de mise en voix sont proposés par les artistes-auteurs Marie Sigal et Dorian Masson à des habitants (jeunes scolarisés ou non, personnes éloignées de la culture, personnes âgées), offrant une immersion dans le processus de création collective et dans celui d'un auteur-compositeur. À travers l'échange de récits de vie et l'exploration de la mémoire, ces ateliers invitent à écrire ensemble, à se rencontrer et à mettre en mots et en musique des histoires partagées. Certains récits nourrissent le spectacle de Marie Sigal, témoignant ainsi de la richesse des rencontres et de la force du collectif.

https://www.confluences.org/lettres-d-automne-2025/

reservation@confluences.org

Billetterie et informations

Sur place & par téléphone
Jusqu'au jeudi 13 novembre 2025
Association Confluences
La petite comédie 41, rue de la Comédie 82000 Montauban
05 63 63 57 62 / 07 81 66 15 19

À partir du mardi 18 novembre 2025
Bureau du festival - Théâtre Olympe de Gouges
Place Lefranc de Pompignan – 82000 Montauban
05 63 21 02 46 / 07 81 66 15 19

Festival littéraire Le Goût des autres - 15e édition. Du 15 au 18 janvier 2026 Le Havre

La 15e édition du festival, se tiendra au Havre du 15 au 18 janvier 2026, avec pour thème : « Jouer le jeu ».

Cette édition tirera parti du cinquantenaire de la mort de Raymond Queneau, écrivain emblématique né au Havre en 1903.

Des jeux de mots aux jeux de pouvoir, des jeux d'enfance aux enjeux contemporains, le thème du jeu ouvre un vaste champ d'interprétations, que les écrivains d'hier et d'aujourd'hui savent déployer avec imagination, humour et profondeur.

Le programme 2026 proposera de nombreux événements autour de figures de la littérature française et européenne, des rencontres avec les lauréats des prix littéraires de l'automne 2025 et des auteurs majeurs des rentrées littéraires de septembre 2025 et de janvier 2026 comme notamment Gabrielle de Tournemire (Prix « Envoyé par La Poste » 2025).

En lien étroit avec les acteurs sociaux, culturels et éducatifs du territoire, Le Goût des Autres continuera de développer des projets de territoire et des actions culturelles à forte valeur participative : ateliers créatifs et ludiques en milieu scolaire, ateliers d'écriture pour les collégiens avec pour thème « Un livre dont vous êtes le héros », ateliers d'écriture scénaristique…

https://lehavre.fr/le-gout-des-autres

Anniversaire

Des événements pour fêter

les 30 ans de la Fondation La Poste...

Rencontre autour de l'écriture solidaire : Mardi 2 décembre 2025,
de 9h30 à 16h00 à l'auditorium du siège du groupe La Poste 75015 Paris.
En présence de Philippe Wahl, Président de la Fondation La Poste. Tables-rondes et ateliers de pratique et d'échanges entre représentants d'associations et postiers.

Autour de la correspondance :
Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation La Poste et Guillaume Goy, Directeur du Musée de La Poste, ont proposé une rencontre articulée autour de la correspondance le jeudi 2 octobre 2025 au Musée de La Poste, 75015 Paris.

Enregistrement de la table ronde animée par Anne-Marie-Jean qui a eu lieu le 2 octobre, avec Jérôme Prieur, Bernard Bastide, Adrianna Wallis et Ulysse Guyot :

https://www.fondationlaposte.org/projet/rencontre-autour-de-la-correspondance-jeudi-2-octobre-2025

La Fondation La Poste, mécène de l'écrit dans tout le territoire :

Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation La Poste a proposé une midinale qui s'est déroulée le **mercredi 5 novembre 2025** de 13h à 14h à la Poste Colbert à Marseille. Avec la participation de trois partenaires en région Provence-Alpes-Côte d'Azur :
Le Mucem, **Les Correspondances de Manosque**, **Des livres comme des idées**.

Replay de la conférence : https://www.fondationlaposte.org/projet/la-fondation-la-poste-fete-ses-30-ans-mecene-de-lecrit-dans-tout-le-territoire

La Fondation La Poste et Voix du Sud ont fêté leurs 20 ans de partenariat cette année. Soirée de remise du prix 2025 Fondation La Poste/Voix du Sud le **mercredi 5 novembre** de 19h à 20h45 au Siège du Groupe La Poste. Avec Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation La Poste, Jean Bonnefon et Nicolas Galibert, Co-Présidents et Francis Cabrel, Président d'honneur et directeur artistique. https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-voix-du-sudfondation-la-poste-2025-20-ans-de-soutien

La Fondation La Poste : une histoire écrite avec les Postières et Postiers
Voir le replay : https://www.fondationlaposte.org/projet/la-fondation-la-poste-une-histoire-ecrite-avec-les-postieres-et-postiers-le-3-juillet-2025

FloriLettres n°259 • La Fondation La Poste a 30 ans en 2025. L'écriture épistolaire aujourd'hui

FloriLettres n°257 • La Fondation La Poste a 30 ans en 2025. À la croisée de l'intime et du collectif

Autres événements

Expositions

Fragments du rêve
du vendredi 6 juin au 30 novembre 2025
IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine)
Abbaye d'Ardenne

Une exposition de Claire Paulhan, un livre d'Olivier Schefer

Lire l'article de Gaëlle Obiégly paru dans FloriLettres n°262

Retiens la nuit… Les archives sont le plus grand conservatoire de rêves au monde, un gisement inépuisable de récits griffonnés en hâte au petit matin, témoignage de cette étrange nécessité de ne rien perdre de nos songes.

Des récits fantômes de Philippe Soupault aux fantômes de rêves d'Hervé Guibert, des grands vides ménagés sur la page de Maurice Roche à l'intensité tragique des rêves concentrationnaires de Jean Cayrol, des récits hâtivement transcrits au petit matin par Jacques Derrida ou Beatrix Beck aux longues et soigneuses dactylographies de Louis Althusser, des rêves d'indiens relevés par l'anthropologue Georges Devereux aux états décrits dans l'hypnose par Léon Chertok, sans parler des graphes, des dessins, des collages, des lettres, l'exposition *Fragments du rêve* montre que la matière des songes est faite d'encre et de papier.

Une autre matière cherche sans fin à donner forme au rêve, c'est ,le film, au point qu'on ne saurait plus dire si le rêve a engendré le film, ou si le film réinvente chaque nuit l'écriture de nos rêves. C'est pourquoi, en partenariat avec le Centre Pompidou, l'exposition montrera, de Maya Deren à Joseph Cornell, quelques chefs-d'oeuvre des collections du Musée national d'art moderne qui font paraître, par éclats, cet « ombilic du rêve » qui nous hante.

Du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h.
Visites commentées gratuites les samedis et dimanches à 16 h.

IMEC
Abbaye d'Ardenne
14 280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe
https://www.imec-archives.com/presse/actualite

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur
Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

Fondation LA POSTE